La littérature des écrivains et poètes iraniens immigrés en France et en Allemagne

Naissance d'une écriture du hors-lieu

Shahnaz Salami

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3494>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3494

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 59-68

ISBN : 978-2-919040-33-9

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Shahnaz Salami, « La littérature des écrivains et poètes iraniens immigrés en France et en Allemagne », *Hommes & migrations* [En ligne], 1312 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3494> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.3494

LA LITTÉRATURE DES ÉCRIVAINS ET POÈTES IRANIENS IMMIGRÉS EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE NAISSANCE D'UNE ÉCRITURE DU HORS-LIEU

par SHAHNAZ SALAMI, doctorante en science politique à l'IEP de Lyon.

De plus en plus de romanciers iraniens se situent aujourd'hui à la croisée de plusieurs cultures, langues et imaginaires. En revendiquant le dépassement de la notion même de littérature nationale, ils expérimentent une écriture du non-lieu qui dit le passage, le mouvement, et introduisent un va-et-vient constant entre culture d'origine et culture d'accueil. Cette écriture transculturelle de l'immigration permet d'établir les contours d'un nouveau genre littéraire, où l'exil, thème de leur création, est au cœur d'une nouvelle identité, hybride.

“Être immigré, ce n'est pas vivre dans un pays qui n'est pas le sien. C'est vivre dans un non-lieu. C'est vivre hors des territoires”,
Tahar Djaout, écrivain algérien.

Une nouvelle génération d'écrivains iraniens a renouvelé la littérature de l'immigration. Ils se différencient de leurs prédécesseurs notamment par l'originalité des images, l'hétérogénéité de la langue et le cadre spatio-temporel dans lequel ils situent leurs actions. Peuplant l'espace littéraire de personnages déterritorialisés, ils font désormais de la confrontation avec la société dans laquelle ils vivent le thème récurrent de leurs récits. À toutes ces nou-

veautés s'ajoute la redéfinition de l'identité du personnage immigré au travers de la valorisation d'une sorte d'individualisme, au détriment de l'attachement à une terre et à une culture nationales. L'immigré est désormais un être cosmopolite qui se situe à la croisée de différentes cultures, tout en poursuivant son parcours personnel d'intégration. Au cœur de la fiction, la figure nouvelle de l'immigré dessine ainsi une forme d'étrangeté, de non-

1. Tahar Djaout, *L'invention du désert*, cité par Christiane Albert, in *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005, p. 128.

coïncidence de soi à l'autre. L'espace de la fiction romanesque apparaît désormais comme un univers fragmenté et hétérogène dont les écrivains sont les porte-parole. Leur écriture, qu'on peut définir comme une écriture du hors-lieu, se situe dans des espaces intermédiaires entre l'Occident et leurs racines. Domine chez eux le fait d'être confrontés à une autre culture et de l'assimiler au point de se sentir décalés par rapport à leur culture d'origine.

Afin de mettre en évidence l'évolution de la littérature d'immigration dans le roman contemporain iranien, cet article fera référence aux écrivains/poètes iraniens immigrés en France et en Allemagne, tels que Sâdegh Hedâyat (1903-1951, mort à Paris), Bozorg Alavi (1904-1997, mort à Berlin), Gholâm Hossein Sâedi (1935-1985, mort à Paris), Abbâs Maroufi (né en 1957, réside à Berlin), Goli Taraghi (née en 1939, réside à Paris), Mahshid Amir-Shahy (née en 1937, réside à Paris), Rezâ Ghâssemi (né en 1949, réside à Paris), Ali Erfân (né en 1946, réside à Paris), Orang Golikhâni (né en 1961, réside à Paris), Mahmoud Massoudi (né en 1949, réside à Paris), Chahdortt Djavann (née en 1967, réside à Paris) et Shahlâ Shafiq (en exil depuis 1983, réside à Paris). Dans une perspective interdisciplinaire et grâce à une lecture transversale, il s'agit de dégager quelques lignes directrices susceptibles de contribuer à l'analyse de la littérature des romanciers iraniens contemporains, afin de contribuer au développement de cette littérature en Iran et en France.

Une littérature de l'immigration et de l'exil

L'exil temporaire ou définitif qui représente une expérience nouvelle double parfois l'exil intérieur qu'expérimente chaque écrivain. On sait bien que

sous les régimes totalitaires apparaît une "immigration intérieure"². C'est la raison pour laquelle le roman contemporain iranien porte l'empreinte de ce sentiment d'exil intérieur. Il vaut mieux appeler cette littérature "littérature dans l'exil ou dans l'immigration", car certains textes ont les traits caractéristiques de la vie en exil et de l'aliénation, mais ils ont toutefois été produits à l'intérieur même des frontières du pays natal de l'écrivain. Par exemple, plusieurs textes de l'écrivain iranien Sâdegh Hedâyat, écrits pourtant en Iran, comportent les traits caractéristiques de textes écrits en exil. Il est considéré comme l'un des grands écrivains iraniens de l'Iran moderne³ en raison de sa véritable écriture romanesque. Célèbre pour son roman *La Chouette aveugle*⁴, influencé par Franz Kafka et Anton Tchekhov, Hedâyat porte un regard désespéré et pessimiste, teinté d'une ironie impitoyable, sur l'absurdité du monde à travers des personnages vivant en marge de la société. Son œuvre écrite en persan⁵ est traversée par la description humoristique des superstitions et des mœurs persanes. L'exil intérieur ou extérieur aboutit parfois au suicide, comme ce fut le cas pour cet auteur. Il se suicide dans la misère et l'extrême solitude en avril 1951 dans son appartement à Paris⁶.

Depuis la révolution constitutionnelle de 1907⁷, nombreux sont les écrivains iraniens qui ont vécu ou continuent à vivre en exil et qui se plaignent de la déchirure, de la dépossession et du déracinement qu'il implique. Cependant, bien que ce thème soit omniprésent dans la littérature des écrivains iraniens, il n'est pas traité de manière identique. Tantôt une quête identitaire (Mahshid Amir-Shahy) et une constante fascination pour le vide et la mort (Abbâs Maroufi), tantôt une tension qui existe entre l'espace culturel et linguistique de l'enracinement identitaire et la séduction qu'exercent les espaces comme la France ou d'autres pays occiden-

2. Simon Harel, "L'exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement", in *Québec studies*, n° 14, 1992, p. 25.

3. Qualifié par Yousef Ishaghpour de "plus grand écrivain de l'Iran moderne" dans *Le Tombeau de Sâdegh Hedâyat*, Paris, Farrago, 1999. 4. Traduit du persan par Roger Lescot (José Corti), ce roman a été salué par les surréalistes lors de sa parution en français en 1953. Son titre en persan est *Bufe kour*. 5. *Trois gouttes de sang* (1989) et *Hadji Agha* (1996), traduits du persan par Gilbert Lazard, éd. Phébus. 6. Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise. 7. La révolution constitutionnelle contre le règne despotique des chahs Qadjar commença en 1905 et dura jusqu'en 1911. Elle eut pour conséquence la fondation d'un Parlement en Iran. Elle est le premier événement de ce genre au Moyen-Orient.

politiques et à l'absence de liberté d'expression. Ces écrivains ont trouvé dans l'écriture une manière d'exprimer leur difficulté de quitter "le pays de l'enfance" pour se retrouver "étrangers" à eux-mêmes et aux autres. Ils demeurent tiraillés entre la vie d'avant et celle d'après, entre la rupture et la nostalgie. Il faut noter que la nostalgie de la terre natale et la rage d'en avoir été expulsé sont les éléments principaux de cette littérature d'exil. Les récits *Chez soi*⁸ et *Ailleurs*⁹ de Mahshid Amir-Shahy illustrent l'exemple de l'exil inévitable des Iraniens, tandis que le roman *Harmonie nocturne*¹⁰ de Rezâ Ghâsemi oscille entre les représentations de l'immigration et de l'exil. Il est à noter que ces deux derniers auteurs ont quitté l'Iran après la révolution de 1979.

Historique de la littérature d'exil iranienne

Du bannissement politique aux motivations personnelles en passant par les contraintes économiques ou la guerre, nombreuses sont les raisons qui ont poussé les écrivains iraniens à quitter le pays pour aller s'installer et vivre ailleurs. Le cas le plus connu est celui de Sâdegh Hedâyât qui, après avoir supporté de longues années l'atmosphère perfide du milieu littéraire de son pays, a été obligé de quitter l'Iran et a fini par se suicider en France. Il faut souligner que les périodes de stabilité n'ont jamais duré en Iran et que ce climat rend difficile l'élaboration d'œuvres littéraires et artistiques. Les malentendus éternels entre les gouvernements et les écrivains iraniens incitent ces derniers à quitter le pays et à résider le plus souvent dans les pays européens. C'est le cas de nombre d'entre eux comme Bozorg Alavi, dont la vie s'est achevée à Berlin. Les bouleversements politiques intervenus après la révolution islamique d'Iran en 1979 ont grossi le nombre des exilés qui échappent ainsi

Reza Ghassemi, musicien et écrivain iranien, Paris, 1991.
© ISABELLE ESHRAGHI.

taux (Goli Taraghi). Si nous associons l'immigration au départ volontaire de l'écrivain et l'exil à son départ forcé, nous sommes obligés de constater que nombre d'écrivains iraniens sont écartelés entre ces deux situations. La distinction entre immigration et exil est donc très délicate. De plus, le terme "immigration" ne peut se concevoir sans son corollaire, "émigration", selon que l'on prend en compte le fait de quitter son pays – l'accent étant alors mis sur l'écart avec le pays d'origine – ou, au contraire, celui d'entrer dans un pays étranger où la référence à un contexte social nouveau et différent importe davantage.

La littérature iranienne produite à l'étranger nous confronte davantage à la question de l'exil qu'à celle de l'immigration : avant et après la révolution de 1979, maints écrivains iraniens ont quitté volontairement l'Iran ou l'ont fui, face aux contraintes

8. Le titre en persan est *Dar Hazar* (publié en Suède, éd. Bârân, 1987). 9. Le titre en persan est *Dar safar* (publié en Suède, éd. Bârân, 1995). 10. Le titre en persan est *Symphonî shabané orchestré tchoob ha* (publié à Paris, Phébus, 2001).

à la censure afin de pouvoir témoigner dans une langue sans tabous. À la suite de la révolution islamique de 1979, le mouvement d'immigration s'est accéléré, surtout chez les écrivains de gauche. Puis, les huit années de guerre contre l'Irak (1980-88), ajoutées aux représailles politiques et à la crise économique, ont vu les exils se multiplier, la majorité des immigrations à l'étranger ayant eu lieu à cette époque.

Après l'arrivée au pouvoir du président Mohammad Khâtami (1997-2005), les relations entre le régime et les intellectuels du pays se sont améliorées. Les livres qui étaient restés longtemps interdits à la publication sont ressortis. Les librairies et les milieux littéraires ont pris un autre essor. Les auteurs immigrés après la révolution recommencèrent à fréquenter

leur pays et retrouvèrent leur activité. Le nombre de livres confisqués fut à son plus bas niveau à cette époque. La victoire de Mahmoud Ahmadi-nejâd (2005-2013) signe le retour de l'époque des épreuves de force contre la publication

d'œuvres littéraires. Le contrôle et la censure terrorisent de nouveau le milieu de la création artistique. Jusqu'à aujourd'hui, on assiste à une accélération de l'immigration – temporaire ou définitive – des auteurs iraniens.

Parcours de l'écrivain immigré

Deux étapes se distinguent dans le parcours de tous les écrivains immigrés ou exilés après leur arrivée dans le pays d'accueil. Ils commencent toujours par un état de suspension. Normalement, ils ne connaissent ni la langue ni la culture ; de plus, ils n'ont pas de position définie dans la société d'accueil. Certains restent dans cet état d'étrangeté et finissent par connaître l'échec professionnel. C'est le cas de Gholâm Hossein Sâedi, grand auteur de pièces de théâtre, qui, faute de communication et

d'intégration dans sa nouvelle vie d'exilé, n'est plus parvenu à avoir de succès après son départ d'Iran. La seconde étape est celle de l'intégration dans le milieu d'accueil ou d'assimilation. L'écrivain commence à apprendre la langue et essaie de s'adapter aux éléments de la culture et à la logique de cette nouvelle société (Shahlâ Shafiq, en exil depuis 1983, réside à Paris). Parfois, l'effort d'intégration de l'écrivain est tel qu'il aboutit à le transformer en auteur du pays d'accueil. Il s'exprime avec des jeux de langage tirés de sa nouvelle langue et ses récits prennent la couleur et le parfum de leur milieu de création. L'incarnation de ce modèle est Goli Taraghi, écrivaine iranienne qui vit en France. Nahâl Khâknégâr distingue trois types d'immigrations : *“La première, réussie mais qui passe par le refus de l'identité ancienne ; la deuxième, ratée et caractérisée par le repli constant vers la société abandonnée ; la troisième, entre les deux, car l'immigré y apparaît comme dans un monde flottant et ne sait pas vraiment ni où il est, ni où il va”*¹¹.

Des différences entre générations

Pour la première génération d'écrivains iraniens qui mettent en scène l'immigration, celle-ci ne pouvait être que temporaire et devait se terminer par un retour au pays. En revanche, pour les romanciers de la seconde génération, cette perspective n'existe plus et l'immigré désormais essaie de s'intégrer dans la société d'accueil par une redéfinition de son identité. Ali Erfân, écrivain iranien exilé depuis 1980 en France, incarne bien l'exemple de cette seconde génération avec son livre *Adieu Mênilmontant*¹². Cela dit, il y a une évolution entre les écrivains immigrés au tout début de la révolution et ceux qui ont immigré plus tard, dans les années 1990 et après.

Depuis une quinzaine d'années, le nombre d'associations culturelles et de maisons d'édition iraniennes implantées à l'étranger a considérablement augmenté, ainsi que celui des revues iraniennes

11. Nahâl Khaknegar, *L'Exil comme épreuve littéraire. L'écrivain iranien face à ses homologues*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 13.

qui y sont publiées. Bozorg Alavi, l'un des pionniers de l'immigration iranienne avant et après la révolution, raconte ses souvenirs d'exil : *"J'étais tombé dans un coin d'exil, j'écrivais et je déchirais les feuilles. Le plus pénible pour moi était le manque de lecteurs. (...) Chacune de mes œuvres, n'ayant pas le temps de voir le jour, s'écroulait d'une mort prématurée : quelle horreur¹³ !"* Plus loin, Alavi insiste sur la question de la critique pour les auteurs immigrés : *"J'étais toujours privé d'inspiration, d'encouragements ou de critiques sur mes œuvres écrites en exil, car je n'avais pas autant de lecteurs¹⁴."*

Le statut d'immigré de la seconde génération d'écrivains iraniens les distingue en effet radicalement des premiers écrivains pionniers iraniens comme Jalâl Alé-Ahmad, Sâdegh Hedâyât et Bozorg Alavi, qui vécurent pourtant, eux aussi, l'expérience de l'exil sans qu'elle les catégorise comme des écrivains immigrés. Le fait d'avoir vécu ou de vivre en France et d'évoquer l'immigration ne suffit pas pour désigner ces écrivains pionniers comme des écrivains de l'immigration, bien qu'on puisse paradoxalement considérer que leur littérature est une littérature qui a émergé en situation d'exil.

Le point important dans la littérature d'immigration et d'exil iranienne est l'influence qu'ont exercée sur certains écrivains iraniens *La Chouette aveugle* de Sâdegh Hedâyât et l'œuvre de Houshang Golshiri (1938-2000), célèbre pour son livre *Shazdeh Ehtejab* (*Prince Ehtejab*) qui critique la monarchie de l'Iran. L'influence qu'a pu avoir l'écriture de Golshiri est particulièrement manifeste dans les ouvrages de Mahmoud Massoudi qui s'en est inspiré dans son propre travail. Mahshid Amir-Shahy, Shahlâ Shafiq et Chahdortt Djavann font partie des auteurs qui continuent à faire vivre leur culture d'origine à travers leur intégration dans un nouveau système littéraire, celui de leur pays d'exil ou d'immigration. La quantité impressionnante de témoignages apportés par Shahlâ Shafiq, Goli Taraghi et tant d'autres auteurs n'aurait jamais eu autant de force si ces écrivains n'avaient puisé dans l'exil la conviction de leur mission.

D'après Mehdi Yazdâni Khoram, l'histoire de la littérature d'exil iranienne manifeste l'échec des écrivains qui ont émigré lors des premières années de la révolution, après avoir longtemps écrit en Iran. Ce phénomène est certainement différent pour les auteurs qui ont commencé à écrire à l'étranger, ou bien pour ceux qui ont quitté l'Iran dans leur jeunesse. Ce critique explique par deux raisons principales cette défaite professionnelle des immigrés exilés dès le début de la révolution. D'une part, un écart majeur existe entre la langue maternelle de ces écrivains et celle du pays d'accueil (la plupart du temps un pays européen), tout comme s'affichent des différences culturelles, sociales et familiales, mais aussi religieuses et morales. D'autre part, comme l'immigration des auteurs iraniens est généralement accompagnée d'une contrainte involontaire et d'une évasion, elle donne naissance à un état psychologique d'isolement privé et professionnel¹⁵.

Le fait d'avoir vécu ou de vivre en France et d'évoquer l'immigration ne suffit pas pour désigner ces écrivains pionniers comme des écrivains de l'immigration, bien qu'on puisse paradoxalement considérer que leur littérature est une littérature qui a émergé en situation d'exil.

La difficile renonciation à la langue maternelle

L'écrivain qui écrit dans sa langue maternelle reste attaché à son pays d'origine comme par *"un cordon ombilical¹⁶"*. Il porte sur celui-ci un regard plus clair, avec l'objectivité de l'observateur étranger. Si douloureux que soit l'exil pour ces écrivains qui se plaignent d'avoir tout perdu – amis, famille, patrimoine, passé, racines –, il leur reste leur langue maternelle dans laquelle ils continuent de s'exprimer. Mahshid Amir-Shahy et Abbâs Maroufi chérissent leur langue natale, de peur de perdre les derniers repères qui les rattachent au monde. Même si le choix est fait en toute liberté, il est rare que les écrivains iraniens abandonnent leur langue mater-

12. La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2005. 13. Bozorg Alavi, *"Être auteur dans l'exil"* (Nevissandegi dar ghorbat), in *Iran Shenassi*, vol. 2, n° 3, 1989, p. 498. 14. *Ibid.* 15. Mehdi Yazdani Khoram, *"Les oiseaux vont mourir au Pérou"* (Parandegan miravand dar Perou mimirand), in *Shahr vande emruz*, 13 juillet 2007, pp. 92-94. 16. Pour reprendre l'expression de Mahshid Amir-Shahy.

Cimetière du Père-Lachaise, lors de l'anniversaire de la mort de Gholam-Hossein Sa'edi (1936- 23 Novembre 1985), Paris, 1991. © ISABELLE ESHRAGHI.

nelle. De nombreux écrivains comme Goli Taraghi, Rezâ Ghâssemi et Shahlâ Shafiq ont pourtant fait le choix de publier leurs œuvres en français. L'usage de leur langue maternelle (anciennement leur moyen d'écriture) est limité aux frontières de l'Iran. Or la littérature persane n'est pas aussi mondialisée que les autres. S'ils choisissent la langue du pays d'accueil, c'est donc le plus souvent par contrainte. Le persan n'a effectivement pas une grande portée internationale et il devient alors compliqué pour l'écrivain de retrouver un public s'il en conserve l'usage. Pour assurer son statut en exil, il est presque toujours obligé de s'adapter à la langue de son pays d'accueil. Ainsi de Gholâm Hos-

sein Sâedi qui, bien qu'ayant connu un grand succès en Iran, n'en termine pas moins sa carrière en France dans l'échec et la marginalisation.

En écrivant dans la langue de son pays d'accueil, l'écrivain exilé a du mal à transmettre les idées propres à sa culture. En même temps, s'il continue à écrire dans sa langue maternelle, il risque de n'avoir pas autant de lecteurs qu'auparavant. Par conséquent, la difficulté d'intégration de l'écrivain est plus grande que celle des autres exilés, car elle nécessite un effort extrême pour adopter la langue d'accueil et la maîtriser au même titre que sa langue maternelle. Même si, dans le cercle intime, l'immigré continue de parler dans sa langue, un

changement s'opère peu à peu : certains mots de sa langue d'origine lui manquent tout à coup quand, pour nommer le monde, il n'a pas encore tous les mots de sa nouvelle langue.

Le choix de la langue d'écriture

Pour ce qui est du choix de la langue d'écriture, Nahâl Khâknégâr répartit en trois groupes les écrivains immigrés iraniens : ceux qui, poètes ou écrivains en Iran, préfèrent, une fois immigrés, continuer à s'exprimer dans leur langue maternelle ; ceux qui ont émigré avant d'avoir eu l'occasion de se perfectionner à l'écrit en persan. Parmi eux, certains choisissent leur langue maternelle, tandis que les autres préfèrent adopter la langue du pays d'accueil ; les poètes ou les écrivains iraniens qui n'avaient pas eu l'occasion de pratiquer leur langue parlée ni leur langue écrite selon une ambition littéraire et ont recours à la langue du pays d'accueil pour l'écriture¹⁷. Nous y ajouterons un quatrième groupe : les poètes ou les écrivains iraniens qui ont eu la chance de se perfectionner à l'écrit dans leur langue maternelle aussi bien que dans la langue du pays d'accueil. Parmi ceux qui tentent d'écrire dans les deux langues, Orang Golikhâni fait figure d'exemple avec son œuvre poétique intitulée *La Saison des lignes infinies* : *“Ce livre contient des émotions qui se sont épanouies à Paris et se sont exprimées dans deux langues dès leur naissance : en français et en persan. Ce sont des poèmes à multiples dimensions, nourris de différentes cultures pour devenir sans frontière, sans contraintes, sans pesanteur. Ils ont virevolété dans le temps et dans l'espace d'un continent à l'autre pour arriver jusqu'à vous”*¹⁸. Le poète iranien va encore plus loin en invitant ses lecteurs à lire son recueil avec *“la langue de l'amour”*. Cette situation culturelle bilingue est la conséquence pour l'écrivain immigré de l'affrontement de deux langues qui coexistent en se développant de façon harmonieuse et complémentaire.

L'originalité des images

L'une des caractéristiques des œuvres de l'immigration est de présenter aux lecteurs des images inédites. Lorsqu'un écrivain, un poète ou n'importe quel créateur s'initie à une langue étrangère, il commence par regarder d'une autre manière tout ce qui lui était déjà familier dans son propre pays. À titre d'exemple, Mahshid Amir Shahy a un style limpide, coloré, précis, sensible et inimitable, aussi à l'aise pour camper ses personnages que pour décrire le monde qui les entoure. L'éclat de son style provient surtout de l'étendue de son vocabulaire. Toujours généreuse de ses mots, elle permet à ses personnages de se faire connaître au lecteur à travers le rapport qu'ils entretiennent avec la langue et par l'intermédiaire des dialogues construits avec une maîtrise inégalée dans la littérature persane de notre siècle. Il va de soi que plus la langue et la culture d'origine sont éloignées de celles du pays d'accueil, plus l'écrivain découvre l'étrangeté de cette nouvelle vie dont rend compte son œuvre. Ainsi, un écrivain iranien immigré en France propose une vision différente de celle qu'il avait dans son pays. S'il partait aux États-Unis, cette vision serait encore autre. Dans les œuvres des écrivains immigrés, les images, le plus souvent étranges et éloignées de la culture du pays d'accueil, paraissent plus originales.

Cette situation culturelle bilingue est la conséquence pour l'écrivain immigré de l'affrontement de deux langues qui coexistent en se développant de façon harmonieuse et complémentaire.

Expérience du déracinement et refus de l'attachement

L'expérience du déracinement demeure une épreuve difficile et douloureuse à cause d'un passé dont le poids ne quitte jamais l'immigré et qui revient

17. Nahal Khaknegar, *op. cit.*, p. 45. 18. La couverture de *La Saison des lignes infinies*, L'Harmattan, Paris, 2015.

tout au long de sa vie. Dans un entretien avec *Le Monde* paru le 25 mai 2007, Goli Taraghi est présentée comme une “chroniqueuse du déracinement et de la quête de soi”. Elle dit à propos de son premier roman intitulé *Sommeil d’hiver*¹⁹, qui approfondit notamment les thèmes de la liberté, de l’exil et du choix : “Les personnages de ce roman sont des fantômes somnolents et dépourvus de volonté. Ils vivent en marge de l’Histoire et de la vie. Ils sont arrêtés sur une ligne du temps. Ce sont sept hommes vieux qui examinent leur vie et leur passé. La vie de chacun d’eux n’est que regret ancien et désir perdu. Ces hommes ont vieilli dans l’espoir d’arriver ailleurs et sur un autre chemin.

L’écrivain immigré est
continuellement tiraillé entre
le passé et le présent,
l’ailleurs (sa terre natale
et ses traditions)
et le nouveau pays d’accueil.

Condamnés et emprisonnés, ils
ont passé leurs journées dans un
cercle clos²⁰.”

L’écrivain immigré est continuellement tiraillé entre le passé et le présent, l’ailleurs (sa terre natale et ses traditions) et le nouveau pays d’accueil. En

outre, cet éloignement de son pays natal revalorise le passé à ses yeux, ce qui se reflète clairement dans les œuvres de Goli Taraghi : “Pendant longtemps, je me suis tue. Je ne pouvais pas écrire. Vivre à l’étranger, faire connaissance avec un nouveau monde, découvrir une grande culture et apprendre une langue difficile, plus un ensemble de craintes, d’étourdissements, de chagrins, de bonheurs et de stupeurs, ne laissent pas de place pour l’écriture. [Mais] tout cela était bon et nécessaire. La question de l’exil – toutes sortes d’exils – s’est révélée à moi²¹.” Dès lors, le voyage et l’exil, ses thèmes de prédilection, occupent une place importante dans son œuvre : “À l’époque, je ne me sentais pas bien. Je ne pouvais pas écrire. Je m’efforçais [d’écrire] mais je suis tombée malade, une dépression fatale. J’ai été hospitalisée dans une clinique psychiatrique. C’est à partir de là que je me suis mise à écrire des souvenirs. Quand j’étais en Iran, j’avais pour un temps oublié le passé. Je vivais dans le pur présent. J’étais jeune et mon regard allait plus vite que

moi, vers l’avenir. À l’étranger, quelque chose de nouveau s’est produit. Paris avec tous ses attraits était un lieu étranger et ses rues ne révélaient pas de souvenirs. Les odeurs, les couleurs, le ciel gris ne me rappelaient pas de personnes ou de lieux particuliers. Le présent était vide et sombre. L’avenir ? Il était encore pire. Je vivais tous les jours suspendue entre ici et là-bas. Il est normal que je me sois retournée vers le passé, le seul temps concret et réel que je connaissais. On m’a demandé comment j’ai pu me souvenir de souvenirs lointains avec tous ces détails²²...” L’exilé cherche donc à faire le deuil, à intégrer son passé à la réalité de sa nouvelle vie, mais parfois l’impossibilité d’accomplir cet acte marque à jamais son existence en le contraignant à vivre dans l’entre-deux (pour reprendre l’expression de Régine Robin), à vivre dans un espace-temps qui ne peut pas exclure le passé. Selon Régine Robin, l’écrivain, “par son écriture, fait le deuil de l’origine, c’est-à-dire le deuil de la langue maternelle²³”.

Expérience de séparation et interrogation sur soi

Dans la majorité des œuvres d’immigration émerge le thème de la célébration d’un dialogue avec soi-même que facilite l’isolement de l’immigration. Dans ce travail de repli sur soi, l’écriture devient un enjeu vital : en immigrant, l’écrivain n’a pas d’autre miroir pour se retrouver que les livres qu’il écrit, il n’a pas d’autre société pour se reconstruire que les personnages qu’il crée, à partir quelquefois du dédoublement de lui-même. Goli Taraghi confirme ainsi nos propos : “L’un dit à l’autre : Nous sommes des hommes méprisables. Si nous renaissions encore cent fois, nous continuerions la même voie. Il n’y a pas d’autre chemin pour nous.” La froideur de ces hommes, leur lâcheté et leur peur de prendre une décision, le sommeil hivernal de ces personnages se réfèrent tous à moi-même et ils ont puisé certainement leurs racines dans

19. Goli Taraghi, *Sommeil d’hiver* (*Khâb-e zembestâni*), Téhéran, Niloufar, 2003. 20. Mojdeh Daghighi, “Le lecteur doit porter la prose comme un habit” (Nasr bâyard mesl-é lebâs be tan-é khânde beravad), in *Revue mensuelle des femmes* (*Mâhnâme Zanân*), n° 76, 2001, p. 29. 21. Kamran Fani, Ali Dehbashi, “Entretien avec Goli Taraghi” (Goftegou bâ Goli Taraghi), in *Revue Bokhârâ*, n° 19, 2001, p. 45. 22. *Ibid.* pp. 45-46. 23. Régine Robin, *Le Deuil de l’origine, Une langue en trop, la langue en moins*, Paris, Presse universitaire de Vincennes, 1993, p. 13.

*mon propre silence mental. Les symboles et les messages artistiques ont un contenu inconscient*²⁴." Toutes ses histoires représentent en quelque sorte sa vie intérieure.

Statistiquement parlant, on est frappé que beaucoup d'ouvrages des écrivains iraniens immigrés se présentent comme des autobiographies, à travers la narration à la première personne qui annule la distance entre le narrateur et son histoire ou encore des monologues qui font jaillir les souvenirs et les rêves de leur auteur. À titre d'exemple, Goli Taraghi écrit *Les Souvenirs dispersés*²⁵, qui contiennent six nouvelles, toutes autobiographiques. Elle y décrit ses souvenirs avec un style d'une vivacité remarquable, qui amène le lecteur à les revivre avec elle. L'une des caractéristiques des autobiographies de Goli Taraghi est qu'elle y présente souvent la classe aisée de la société. Ses écrits autobiographiques peuvent être considérés comme un document historique représentant une période et une classe particulières de la société iranienne. L'immigration favorise ce repli égoïste, ainsi que l'observe Georges Gusdorf : "*Le repli dans le domaine de l'intimité répond à la rupture d'un contrat social*"²⁶."

Les écrivains de l'immigration, qui évoluent entre plusieurs langues, plusieurs pays, plusieurs histoires, semblent au contraire occuper des espaces qui se situent aux marges des communautés nationales sur le "*tranchant de la déterritorialisation*". Ils constituent ainsi un espace transnational identitaire qui ne se réfère à aucun territoire spécifique et interdit toute conception unifiée de la culture, faisant ainsi de la littérature un lieu de rencontre des différentes cultures qui la traversent.

Conclusion

La première génération d'Iraniens immigrés est plus attachée à l'espoir du retour, tandis que la seconde génération intègre mieux la culture du pays d'accueil et en adopte plus facilement la langue. La

littérature de l'immigration est ainsi devenue, au fil du temps, une littérature internationale qui ne se réfère plus ni à un territoire ni à une culture particuliers. Devenu un homme de nulle part, l'écrivain de l'immigration a fini par se forger une nouvelle identité. L'expérience de l'immigration remet donc en question l'idée même d'identité territoriale. Son œuvre constitue un espace transnational qui ne se réfère à aucun territoire spécifique, interdit toute conception nationale de la culture et fait de la littérature un lieu de rencontre et de synthèse des différentes cultures qui la traversent. L'écriture transculturelle de l'immigration invite donc à repenser les catégories littéraires préétablies. Elle permet d'établir un nouveau genre littéraire apparu aux marges d'un champ littéraire national ou international, à côté de la science-fiction, du roman policier et de la littérature pour enfants. Le discours littéraire de l'immigration en croise forcément d'autres (sociologique, politique, psychanalytique), qui dénotent tous l'immigration en tant que phénomène social postmoderne. Le romancier immigré contemporain ne se sent plus attaché ni à un territoire, ni à une culture spécifiques, et choisit une internationalisation de l'écriture qui dépasse sa propre littérature nationale. L'immigration des écrivains contemporains n'est pas la même que celle de leurs prédécesseurs. La patrie, en tant qu'espace territorial, n'est plus le centre de leur pensée. Désormais, l'enjeu principal est l'individu, pour qui la question n'est plus : Où est ma patrie ?, mais : Qui suis-je ? ■

Bibliographie

- Alavi Bozorg, *Les Morceaux de papier de prison (Varaq Pareh'ha-ye Zendan)*, Téhéran, Negâh, 2008.
- *Ses yeux (Tcheshmehayash)*, Téhéran, Negâh, 2007.
- "être auteur dans l'exil" ("Nevissandegi dar ghorbat"), in *Iran Shenassi*, vol. 2, 3, 1989.

²⁴. Mojdeh Daghighi, *op.cit.*, p. 29. ²⁵. Le titre en persan est *Khâterât-e Parâkandeh*. Ce livre est publié en Iran pour la première fois en 1994. ²⁶. Cité par Anne-Rosine Delbart, *Les Exilés du langage, un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, Limoges, Pulim, 2005, p. 23.

- Albert Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.
- Amir-Shahy Mahshid, *À la première personne du singulier (Bé sighé aval shakhsé mofrad)*, 1970.
- *Ailleurs (Dar Safar)*, publié en Suède, éd. Bârân, 1995.
- *Chez soi (Dar Hazar)*, publié en Suède, éd. Bârân, 1987.
- Daghighi Mojdeh, "Le lecteur doit porter la prose comme un habit" (Nasr bayad mesl-é lebâs bé tan-é khânande beravad), in *Revue mensuelle des femmes*, n° 76, 2001.
- Delbart Anne-Rosine, *Les Exilés du langage, un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, Limoges, Pulim, 2005.
- Erfan Ali, *Adieu Ménilmontant*, La Tour d'Aigues, éd. de l'Aube, 2005.
- Fani Kamran, Dehbashi Ali, "Entretien avec Goli Taraghi" ("Goftégou bâ Goli Taraghi"), *Revue Bokhara*, n° 19, 2001.
- Ghassemi Reza, *L'Harmonie nocturne, (Symphonie shabané orchestré tchoob ha)*, traduit du persan par Jean-Charle Flores, Paris, Phébus, 2001.
- Gholikhani Orang, *La Saison des lignes infinies*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- Harel Simon, "L'Exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement", in *Québec studies*, n° 14, 1992.
- Hedayat Sâdegh, *Hâdji Aghâ*, traduit du persan par Gilbert Lazard, Paris, Phébus, 1996.
- *La Chouette aveugle (Bufe kour)*, traduit du persan par Roger Lescot, Paris, José Corti, 1953.
- *Trois gouttes de sang*, traduit du persan par Gilbert Lazard, Paris, Phébus, 1989.
- Khaknegar Nahal, *L'Exil comme épreuve littéraire, L'écrivain iranien face à ses homologues*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- Maroufi Abbas, *La Symphonie des morts (Symphonie Mordegân)*, Paris, Fayard, 1989.
- Massoudi Mahmoud, *Les Jardins de solitude*, Paris, Mille et Une Nuits, 2000.
- Robin Régine, *Le Deuil de l'origine, Une langue en trop, la langue en moins*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 1993.
- *Le Roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Montréal, Le Préambule, 1989.
- Taraghi Goli, *Ailleurs (Jayé digar)*, 2001.
- *Les Mémoires fragmentées (Khâtere hâyé parâkan-dé)*, Téhéran, Niloufar, 1994.
- *Sommeil d'hiver (Khâb-e zemestâni)*, Téhéran, Niloufar, 2003.
- Yazdani Khoram Mehdi, "Les oiseaux vont mourir au Pérou" ("Parandegân miravand dar Peroumimirand"), in *Shahr vande emruz*, 13 juillet 2007.